

LE RÊVE,

OPÉRA COMIQUE, EN UN ACTE ET EN PROSE.

Représenté pour la première fois au théâtre de l'Opéra-Comique national, rue Favart (1), le 8 pluviôse, an VII de la République Française (27 janvier 1799).

MUSIQUE DE GRESNICK.

(1) Il y avait alors deux théâtres d'Opéra-Comique, *Favart* et *Feydeau*. En 1807, la troupe de *Favart* se réunit à celle de *Feydeau*, qui, depuis ce temps, a le privilège exclusif de l'Opéra-Comique.

A. F.

PRÉFACE.

Je ne livrerai pas mon ouvrage à l'impression sans avoir témoigné à l'administration du théâtre de l'Opéra-Comique national toute ma reconnaissance pour les bontés dont elle a bien voulu m'honorer.

C'est ainsi que je dois répondre aux détracteurs du théâtre Favart : à les entendre, la porte est fermée à tous ceux qui n'ont d'autre recommandation qu'un talent naissant, tandis qu'elle est ouverte à certains auteurs privilégiés. Les procédés obligeants de l'administration à mon égard démentent hautement ces injustes préventions.

Je dois aussi un juste tribut d'éloges aux acteurs qui ont joué dans ce petit ouvrage; mais c'est particulièrement à la citoyenne Saint-Aubin que je me plais à témoigner toute ma gratitude.

Heureux le débutant dont les premiers pas sont soutenus, et qui trouve dans la bonne volonté des artistes les encouragements dont il a besoin pour suivre la carrière épineuse du théâtre!

C. G. ÉTIENNE.

PERSONNAGES.

PERSONNAGES :

COURVAL.
PASQUIN, son valet.
MELCOURT, jeune officier, neveu de
Courval.
ÉMILIE, jeune veuve.
LISETTE, sa suivante.

ACTEURS :

Le citoyen SOLIÉ (1).
Le citoyen MOREAU.
La citoyenne CARLINE-NIVELON (2).
La citoyenne JENNI BOUVIER.
La citoyenne SAINT-AUBIN (3).

La scène se passe à Tours.

(1) Solié, né à Nîmes en 1755, fut enfant de chœur, avant d'être compositeur et comédien. Plusieurs opéras, pleins de verve et de mélodie, entre autres *Le Secret* et *Le Diable à quatre*, lui assurent une place honorable au théâtre de Grétry et de Daleyrac. — Il est mort en 1812.

(2) Fille de l'illustre arlequin de la Comédie-Italienne, elle avait épousé Nivelon, le rival de Vestris à l'Opéra. Cette actrice, très-applaudie au théâtre Favart, se montra digne des deux noms qu'elle portait. Elle déployait surtout une aisance et une vivacité charmantes dans les rôles à travestissements.

(3) Cette célèbre actrice débuta par le rôle de *Colinette à la cour*, en 1785. Elle joignait, aux charmes d'une voix juste et pure, un jeu spirituel et dramatique. Elle prit sa retraite en 1812, laissant au théâtre deux filles, héritières de ce double talent, mesdames Duret et Alexandrine Saint-Aubin. C'est Alexandrine qui a si heureusement secondé le succès d'un autre opéra de M. Étienne, *Cendrillon*, qu'elle représentait avec une grâce parfaite.

A. F.

LE RÊVE,

OPÉRA COMIQUE, EN UN ACTE ET EN PROSE.

Le théâtre représente un salon donnant sur un parc.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILIE, *seule, sortant du parc, une lettre à la main.*

Plus je relis cette lettre, moins je puis me rendre compte de l'effet qu'elle a produit sur moi. Courval arrive; je devais m'y attendre, et cependant je ne sais quelle sensation me fait éprouver son retour. — Je crains d'interroger mon cœur : lorsque je consentis à recevoir sa main, la reconnaissance m'en faisait un devoir; je l'acceptai même avec plaisir. Pourquoi donc ne puis-je me défendre aujourd'hui d'un sentiment pénible? — Ah! quand je songe qu'à vingt ans, je vais pour la seconde fois faire le sacrifice de ma liberté! cette seule idée me jette dans une mélancolie, un trouble.....

ARIETTE.

Doux charmes de l'indépendance,
Je vais vous perdre pour toujours!
Hymen! c'est donc à ta puissance
Qu'il faut consacrer mes jours!

A l'autel de l'hyménée
 Je dois marcher de nouveau ;
 Ma main tremblante et glacée
 Craint d'en allumer le flambeau.
 Triste, pensive et solitaire,
 Je regrette mon bonheur,
 En songeant qu'un maître sévère
 A droit de régner sur mon cœur.

SCÈNE II.

ÉMILIE, LISETTE.

ÉMILIE.

Eh bien, Lisette?

LISETTE.

Eh bien, madame?

ÉMILIE.

Il arrive aujourd'hui.

LISETTE.

Qui donc, madame?

ÉMILIE.

Mais, Courval.

LISETTE.

Courval... Comment, il revient..... déjà.

ÉMILIE.

Tiens, lis...

LISETTE, prend la lettre et lit.

« Enfin, madame, je viens de débarquer à Bor-
 « deaux, et sous deux fois vingt-quatre heures, je
 « compte arriver à Tours. Toutes vos affaires sont
 « terminées aussi favorablement que vous pouviez

« l'espérer , et je m'estime heureux d'être au terme
« de mes travaux en songeant au prix que vous m'en
« avez fait attendre. — COURVAL. »

ÉMILIE.

Qu'en dis-tu ?

LISETTE.

Moi , madame , je pense qu'il se berce d'un es-
poir chimérique.

ÉMILIE.

Comment donc ?

LISETTE.

Ne se flatte-t-il pas que vous allez recevoir sa
main ?

ÉMILIE.

Eh bien ?

LISETTE.

Il a tort , car sans doute vous ne vous résoudrez
jamais à épouser un homme qui a pour le moins
le double de votre âge , et qui , à parler franche-
ment...

ÉMILIE.

Lisette , apprenez à respecter un homme qui a
des droits à mon estime.

LISETTE.

Je le sais , madame ; mais cela suffit-il pour vous
engager dans des nœuds éternels ? Il est vrai qu'au-
jourd'hui on n'y regarde pas de si près pour s'épou-
ser , car la dernière chose dont on s'inquiète , est de
savoir si l'on se convient ; mais vous , qu'un pre-
mier hymen dicté par l'intérêt aurait dû rendre sage ,
vous pourriez vous déterminer..... Allons donc , ma-
dame , cela n'est pas possible.

ÉMILIE.

Je sens tout ce que tu peux me dire ; mais n'ai-je pas à Courval les obligations les plus essentielles ? Après la mort de mon époux , tu sais dans quel délabrement se trouvait ma fortune. Ce fut lui qui se chargea d'en recueillir les débris. Il n'épargna rien pour y parvenir. Ce fut alors que j'acceptai sa main, et notre union était sur le point de se conclure, quand j'appris qu'une succession considérable m'était échue dans les Iles. Courval oublie tout, jusqu'à ses propres intérêts ; il s'embarque, et lorsqu'il vient de mettre le comble à tout ce qu'il a fait pour moi, tu voudrais..... Oh ! non, ce serait me rendre coupable de la plus noire ingratitude.

LISETTE.

Madame, je ne nie pas tout cela ; mais faut-il donc absolument que vous l'épousiez, pour lui prouver votre reconnaissance ?

ÉMILIE.

N'est-ce pas un fort honnête homme ?

LISETTE.

Oui ; un peu original, cependant.

ÉMILIE.

Il est d'un esprit enjoué, d'un jugement solide...

LISETTE.

Pourquoi donc a-t-il la bizarrerie d'ennuyer le premier venu du récit de ses songes ? Est-il question d'un événement ? se passe-t-il quelque chose d'extraordinaire ? il y trouve toujours l'explication d'un de ses rêves. Ma foi, madame, vous l'avouerez avec

moi, cette manie n'annonce pas un homme très-raisonnable.

ÉMILIE.

Chacun n'a-t-il pas la sienne? et celle des rêves est plus à la mode que tu ne penses, Lisette.

LISETTE.

Et Melcourt, que va-t-il dire?

ÉMILIE.

Melcourt?

LISETTE.

Oui, Melcourt. Il ne connaît pas les engagements que vous avez pris?

ÉMILIE.

J'ai été vingt fois sur le point de l'en prévenir, et je ne sais pourquoi je n'ai jamais pu m'y résoudre. Cependant je l'ai fait prier de passer ici, et je veux aujourd'hui même...

LISETTE.

Ah! ah! nous allons voir un beau train.

ÉMILIE.

Comment donc, Lisette?

LISETTE.

Quoi, madame, vous voulez qu'un jeune homme de dix-huit ans, vif, bouillant comme on l'est à son âge, qui vous aime avec transport, reçoive avec un beau flegme le congé en forme que vous voulez lui donner?

ÉMILIE.

Tu crois donc qu'il m'aime?

LISETTE.

Eh! oui, madame.

DUO.

LISETTE.

Il a charmé votre séjour
Par son aimable enfantillage.

ÉMILIE.

Mais je n'ai pas connu l'amour
A cet innocent badinage.

LISETTE.

Il vous nomme souvent sa sœur,
Et vous mettez-vous en colère?

ÉMILIE.

Je partage sa douce erreur
Et lui réponds toujours, Mon frère.

LISETTE.

Et quand par l'effet du hasard
Vous vous trouvez en tête-à-tête?

ÉMILIE.

Je réprime d'un seul regard
Son ardeur souvent indiscrete.
Il me souvient pourtant qu'un jour
Il voulut oser davantage.

ENSEMBLE.

ÉMILIE.

Mais je n'ai pas connu l'amour
A cet innocent badinage.

LISETTE.

Peut-on méconnaître l'amour
A cet innocent badinage?

LISETTE.

Un enfant au regard surnois
Trouve le secret de vous plaire.

ÉMILIE.

J'aime assez son joli minois,
Je le traite toujours en frère.

LISETTE.

Le petit fripon chaque jour
Veut entreprendre davantage.

ENSEMBLE.

ÉMILIE.

Mais je n'ai pas connu l'amour
A cet innocent badinage.

LISETTE.

Peut-on méconnaître l'amour
A cet innocent badinage ?

ÉMILIE.

Oui, Lisette, j'ai reçu ce jeune homme trop légèrement, peut-être. Il est d'une étourderie, d'une inconséquence... Tu vas me dire qu'il les fait oublier par sa douceur, son heureux naturel. Oh! je conviens qu'il a mille bonnes qualités : aussi, je ne cherche pas à m'en défendre, j'avoue qu'il m'a inspiré de l'intérêt.....

LISETTE.

De l'intérêt ?

ÉMILIE.

Oui ; mais tu t'es méprise sur mes sentiments.

LISETTE.

Dans ce cas, je ne suis pas la seule, car chacun s'entretient de l'amour qu'il a pour vous, et on est assez méchant pour dire que vous n'y êtes pas indifférente.

ÉMILIE.

Est-il possible ! voyez comme on empoisonne les choses les plus innocentes. Je suis charmée d'apprendre ce que tu viens me dire ; je l'attends, et je suis bien résolue.....

LISETTE.

A lui causer du chagrin.

ÉMILIE.

C'est assez ; je veux être seule : j'ai besoin de réfléchir sur ma situation. S'il arrive, tu auras le soin de me l'annoncer, entends-tu, Lisette ?

Oui, madame.

(*Émilie sort.*)

SCÈNE III.

LISETTE, *seule.*

Ma pauvre maîtresse!..... Comment va-t-elle s'y prendre pour annoncer cette fâcheuse nouvelle à Melcourt? Jusqu'ici elle lui en a fait un mystère, mais enfin il faut que tout s'éclaircisse; l'aimable enfant!... il me semble déjà voir son courroux.

RONDEAU.

Si je l'abandonne,
Ah! qu'il va souffrir :
J'ai l'âme si bonne,
Qu'il va m'attendrir.

Il se désespère ;
Il est furieux :
Déjà sa colère
Brille dans ses yeux.
« Ah! loin d'Émilie
« Puis-je vivre un jour ?
« Dis-lui, je te prie,
« Que je meurs d'amour. »

Si je l'abandonne, etc.

Un air de jeunesse,
D'aimable candeur,
Toujours m'intéresse,
Et touche mon cœur.
Un léger sourire
Et de jolis yeux

Sont pour me séduire
Des moyens heureux.

Si je l'abandonne , etc.

Ah! mon Dieu , le voici lui-même ; comme il a l'air radieux!... Il ne s'attend guère à ce qui le menace.

SCÈNE IV.

MELCOURT , LISETTE.

MELCOURT.

Bonjour, friponne; te voilà toujours fraîche et jolie. Où donc est ta belle maîtresse? je me rends à ses ordres.

LISETTE.

Elle vient de rentrer dans son appartement.

MELCOURT.

Au moment où elle m'a fait prévenir, j'étais engagé dans la partie la plus délicieuse! mais dès le premier mot de sa part, bal, concert, festin, plaisirs, j'ai tout quitté; je pars, je viens, je vole, j'arrive, et me voilà.

LISETTE, *à part.*

Il ne fallait pas tant se presser.

MELCOURT.

Eh bien, que fais-tu là? Va donc l'avertir que je suis ici; elle a sans doute des choses importantes à m'apprendre.

LISETTE.

Ah! monsieur, si vous saviez...

MELCOURT.

Comme ta lenteur me fait souffrir ! tu ne te fais pas d'idée de mon impatience.

LISETTE.

Allons, puisque vous le voulez, je cours exécuter vos ordres ; mais, si vous m'en croyez, modérez cet excès de joie, car il se pourrait qu'avant peu, vous eussiez besoin de tout votre sang-froid.

SCÈNE V.

MELCOURT, *seul*.

Cette pauvre Lisette ne sait ce qu'elle dit. Du sang-froid, quand la fortune comble mes vœux ! Je suis jeune, riche, reçu, fêté, accueilli partout. J'adore une femme charmante ; mon sort doit faire bien des envieux — Pour surcroît de bonheur, mon oncle, que je n'avais pas vu depuis longtemps, m'annonce son retour en France, et par le hasard le plus heureux, il arrive dans cette ville pour s'y marier. Je serais curieux de savoir avec qui ; sans doute quelque vieille douairière qui n'a d'autres charmes que ceux de son coffre-fort. — Ah ! mon Dieu, que de fêtes ! que de plaisirs ! je n'y suffirai jamais. D'abord, l'hymen de mon oncle, j'y figurerai, j'espère ; mais si, pendant qu'on sera en train d'épouser, j'allais me mettre de la partie ? et pourquoi pas ?

COUPLETS.

Chacun m'appelle fou, volage,
Et franchement on n'a pas tort.

Eh bien , je veux devenir sage :
 Ce n'est pas un petit effort.
 Du dieu qu'on adore à Cythère
 Déjà j'ai pris une leçon.
 Au lieu d'accueillir ma prière,
 Il m'a fait perdre la raison.

Mais puisque l'enfant de Cythère
 Est un si mauvais précepteur,
 Sous les lois de l'Hymen , son frère ,
 Je vais enfin fixer mon cœur.
 Sans doute il sera plus traitable,
 De lui je veux prendre leçon :
 C'est , dit-on , un maître admirable
 Pour rendre bientôt la raison.

SCÈNE VI.

MELCOURT, LISETTE.

MELCOURT.

Eh bien , Lisette, tu reviens seule ?

LISETTE.

Hélas ! oui.

MELCOURT.

Et ta maîtresse ?

LISETTE.

Il lui est absolument impossible de vous recevoir.

MELCOURT.

Tu badines, sans doute ?

LISETTE.

Ah ! monsieur , je suis chargée de vous dire une
 triste nouvelle.

MELCOURT.

Comment donc ! lui serait-il arrivé quelque accident ?

LISETTE.

Oui, et un bien fâcheux, je vous en répons.

MELCOURT.

Tu m'alarmes : hâte-toi de me tirer d'inquiétude.

LISETTE.

Vous n'apprendrez que trop tôt ce que vous voulez savoir.

MELCOURT.

Parle donc ; tu me fais mourir d'impatience.

LISETTE.

Eh bien, ce qui cause son chagrin est un grand sujet de consolation pour la plupart des veuves.

MELCOURT.

Je ne t'entends pas.

LISETTE.

C'est, je crois, vous dire assez clairement qu'elle se remarie.

MELCOURT.

Elle se remarie, et ce n'est point avec moi ?

LISETTE.

Hélas ! non.

MELCOURT.

Allons, tu plaisantes. Elle aurait pris bien vite cette fatale résolution.

LISETTE.

Pas si vite, car son mariage était arrêté avant même qu'elle vous connût.

MELCOURT.

Serait-il possible ? Eh pourquoi ne m'en a-t-elle pas parlé ?

LISETTE.

Ah ! c'est que sans doute vous aviez trouvé moyen de lui en faire perdre la mémoire.

MELCOURT.

C'est donc pour cela qu'elle me fait venir.....
Et moi qui me flattais..... cruel mécompte!

LISETTE.

Comment ! vous vous laissez abattre par un si faible obstacle ? c'est au contraire le moment de redoubler de courage.

MELCOURT.

Tu penses donc qu'il me reste encore de l'espoir ?

LISETTE.

Certainement, et beaucoup ; vous êtes aimé, c'est l'essentiel.

MELCOURT.

Ah ! je n'ose plus m'en flatter : refuserait-elle de me voir ?

LISETTE.

Jamais elle ne vous en a donné une plus grande preuve. Ne voyez-vous pas bien qu'elle redoute une explication ? Elle a craint de se trahir et de laisser paraître le faible qu'elle a pour vous.

MELCOURT.

Comment ! Lisette, il se pourrait.....

LISETTE.

Allez, il faut que vous soyez bien modeste pour ne pas vous en apercevoir, ou bien novice si vous ne savez pas en profiter.

Mais je voudrais bien connaître ce rival préféré, je lui ferais payer cher...

LISETTE.

Gardez-vous-en bien, vous gâteriez tout par votre imprudence : tenez, je m'intéresse à vous ; laissez-moi faire, et vous verrez que quand je me mêle de quelque chose.... (*On entend derrière le théâtre Pasquin crier : Hé! hé! hé!*) Ah! mon Dieu, j'entends la voix de son valet ; laissez-moi seule avec lui ; nous nous aimons depuis longtemps ; d'ailleurs, avec de l'argent, il sera bientôt dans nos intérêts.

MELCOURT, *très-vivement.*

De l'argent ! Tiens, en voilà ; prends, et ne l'épargne pas. Je cours dans le parc ; ne tarde pas à me rejoindre, je t'en conjure, ma chère Lisette.

SCÈNE VII.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

Eh ! c'est mon cher Pasquin.

PASQUIN.

Oui, friponne, c'est moi ; tu me revois toujours plus amoureux.

LISETTE.

Tu viens de traverser les mers, et ta fidélité n'a pas fait naufrage ?

PASQUIN.

Non, je te jure; j'ai rencontré beaucoup de femmes : eh bien, sur ma parole, je n'en ai pas trouvé une qui te vaille; d'ailleurs, à te parler franchement, je n'aime pas les voyages; je ne suis pas d'humeur vagabonde.

LISETTE.

Mais, dis-moi, qu'as-tu fait de ton maître?

PASQUIN.

Tu vas le voir paraître; j'ai pris les devants pour l'annoncer.

LISETTE.

Il lui tardait bien d'arriver, je gage?

PASQUIN.

Parbleu! je le crois; il vient épouser une femme jeune et jolie: je juge de son impatience par la mienne. Ah ça, j'espère que notre mariage...

LISETTE.

Oui, oui... C'est donc un parti pris, ton maître veut absolument renoncer au célibat?

PASQUIN.

Tiens, Lisette, je m'en fais une fête à l'avance; en réunissant nos petites épargnes, nous serons heureux, tranquilles.

LISETTE.

Certainement... A-t-il bien fait ses réflexions, au moins?

PASQUIN.

Qui?

LISETTE.

Eh! ton maître.

PASQUIN, *à part.*

Il paraît que son arrivée l'intrigue. (*Haut.*) Tu ne fais que me parler de lui. Songeons à nous d'abord, c'est l'essentiel. Il me semble déjà nous voir dans notre petit ménage. Tel que tu me vois, Lisette, j'ai d'excellentes dispositions pour devenir le meilleur mari du monde.

LISETTE.

Oh! je le crois... Mais est-il toujours le même, ton maître? fait-il encore des rêves?

PASQUIN.

Ah! je t'en réponds. (*A part.*) Elle veut me tendre un piège, jouons au fin. (*Haut.*) Figure-toi que depuis deux jours entiers nous courons la poste sans prendre de repos. Il était parfois si accablé de fatigue, qu'il lui arrivait de s'endormir. Tu aurais ri de ses exclamations. *Ma chère Émilie*, disait-il, en me baisant la main.

LISETTE.

Quelle extravagance!

PASQUIN.

Et quand il s'éveillait : *Pasquin, je l'ai vue ; un songe enchanteur m'a présenté son image ; elle était belle comme un ange, elle semblait me sourire : j'ai couvert sa main de mille tendres baisers.*

(*Lisette et Pasquin rient aux éclats.*)

PASQUIN.

Il serait plaisant qu'il trouvât les choses changées à son retour.

LISETTE.

Tu crois?

PASQUIN.

J'en rirais de bon cœur.

LISETTE.

Vraiment!

PASQUIN.

N'est-il pas ridicule aussi qu'à son âge?... il mériterait bien...

LISETTE.

Écoute, Pasquin, tu m'aimes?

PASQUIN.

Si je t'aime? il n'y a rien au monde.....

LISETTE.

Laisse là tes grandes phrases, et réponds en deux mots : Ma main et vingt-cinq louis, cela peut-il te tenter?

PASQUIN.

Tubleu! quelle phrase sonore? Je n'ai jamais su résister à de pareilles raisons : je t'ai vue venir, il y a sous jeu quelque tendre passion, et tu veux que par mon ministère.....

LISETTE.

Ah! maraud, que tu es fin! tu devines juste. (*A part.*) Il est à moi.

PASQUIN.

(*A part.*) Je la tiens.

DUO.

PASQUIN.

C'est un joli couple, je gage,
Ils sont tous deux...

LISETTE.

Au printemps de leur âge.

LE RÊVE,

PASQUIN.

Ils s'aiment donc?

LISETTE.

Bien tendrement.

PASQUIN.

Mon maître est arrivé...

LISETTE.

Dans un mauvais moment.

PASQUIN.

Son amour est payé...

LISETTE.

D'inconstance.

PASQUIN.

Ils ont su profiter...

LISETTE.

De l'absence.

ENSEMBLE.

PASQUIN.

Oh! c'est plaisant, mais très-plaisant!

Je ris déjà de l'aventure.

Ah! ah! ah! ah! ah!

Quelqu'un va faire assurément

Une triste figure.

LISETTE.

Oh! c'est plaisant, mais très-plaisant!

Je ris déjà de l'aventure.

Ah! ah! ah! ah! ah!

Quelqu'un va faire assurément

Une triste figure.

LISETTE.

Tu vas donc nous servir?

PASQUIN.

Joliment.

LISETTE.

Je compte sur tes soins.

PASQUIN.

Et moi sur ton argent.

LISETTE, *à part.*

Je le tiens : on peut tout faire

Avec l'argent et l'amour.

PASQUIN , *à part.*

Enfin , je sais le mystère ;
Va , je te garde un bon tour.

ENSEMBLE :

LISETTE.

Oh ! c'est plaisant , mais très-plaisant !
Je ris déjà de l'aventure.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quelqu'un va faire assurément
Une triste figure.

PASQUIN.

Oh ! c'est plaisant , mais très-plaisant !
Je ris déjà de l'aventure.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quelqu'un va faire assurément
Une triste figure.

PASQUIN.

Mais , dis-moi , quel est donc l'heureux mortel qui
a eu le talent de nous supplanter ?

LISETTE.

Tu ne le connais pas ; c'est un jeune officier nommé
Melcourt , dont le régiment est arrivé ici depuis ton
départ.

PASQUIN.

(*A part.*) Le neveu de mon maître. Ah ! morbleu ,
la bonne découverte. (*Haut.*) C'en est fait , je te suis
dévoué , mon enfant ; tu peux compter sur moi ,
comme sur toi-même.

LISETTE.

Je vais prévenir madame de ton arrivée.

PASQUIN.

Un instant , un instant ; et les vingt-cinq louis ?

LISETTE.

Ah ! ah ! tu ne perds pas la mémoire. (*Elle lui
jette une bourse.*)

PASQUIN.

Jamais en pareil cas.

LISETTE , *sortant.*

Adieu ; je suis à toi dans un moment.

SCÈNE VIII.

PASQUIN, *seul.*

Je ne reviens pas encore de mon étonnement. Quoi! mon maître a un rival, et c'est ce même neveu qu'il se fait un si grand plaisir de revoir! — L'aventure est extraordinaire. En fidèle valet, je dois tout révéler. Un pareil service sera payé au poids de l'or. Mais cette bourse... je la garde; c'est ce qui s'appelle prendre d'une main pour mentir, et recevoir de l'autre pour dire la vérité.

COUPLETS.

Ah! par ma foi, c'est trop payer
La plus insigne fourberie :
A ce joli petit métier,
Aisément on gagne sa vie.
Si tous ceux à qui j'ai menti
Payaient ainsi mon artifice,
Je pourrais prendre mon parti,
Et me retirer du service.

Tel qui paraît avec fracas,
Dont on admire l'élégance,
A des moyens plus délicats
Doit-il sa nouvelle opulence?
Comment brille-t-il aujourd'hui?
Ah! c'est que par son artifice
Il a su prendre son parti
Pour se retirer du service.

SCÈNE IX.

COURVAL, PASQUIN.

PASQUIN.

Ah! ah! monsieur; pendant votre absence il s'est passé de belles choses.

COURVAL.

Comment donc?

PASQUIN.

Vous savez que depuis la dernière poste vous m'avez fait prendre les devants pour vous annoncer.

COURVAL.

Après.

PASQUIN.

A peine suis-je arrivé, que Lisette est venue à ma rencontre.

COURVAL.

Eh bien?

PASQUIN.

Elle m'a d'abord fait une mine gracieuse: Mon cher Pasquin par-ci, mon cher Pasquin par-là.

COURVAL.

Auras-tu bientôt fini ce bavardage?

PASQUIN.

Attendez, attendez; vous n'y êtes pas encore. J'ai entrevu dès le premier instant qu'elle me tendait un piège, et j'ai feint de m'y laisser prendre pour la mieux tromper elle-même.

COURVAL.

Au fait, misérable, au fait.

PASQUIN.

Eh bien , puisque vous êtes si pressé de le savoir, apprenez en deux mots que vous avez un rival.

COURVAL.

Comment ! moi , j'ai un rival ?

PASQUIN.

Oui, un rival, que vous connaissez particulièrement.

COURVAL.

Je le connais , dis-tu ? eh quel est son nom ?

PASQUIN.

Melcourt.

COURVAL.

Mon neveu ?

PASQUIN.

Lui-même. Vous y seriez-vous attendu ?

COURVAL.

Non , je te jure.

PASQUIN.

Si cependant vous lisiez dans l'avenir par le moyen des rêves , comme on a la bonté de le croire ici ?

COURVAL.

Qui donc a pu me prêter un pareil ridicule ? Parce qu'il m'est arrivé quelquefois d'amuser par le récit de mes rêves , et surtout par la manière assez piquante de les expliquer, les esprits faibles , toujours frappés du merveilleux , ont pris au pied de la lettre ce qui n'était qu'une plaisanterie... Parbleu ! s'il était vrai que je fusse aussi sot qu'on le suppose , je pourrais être étonné d'un songe que tu me rappelles , et qui se rapporte parfaitement à la circonstance.

PASQUIN.

Quel est-il donc ?

COURVAL.

Je me trouvais dans un affreux désert ; il était couvert de ronces , et n'était ombragé que par d'antiques cyprès ; tout à coup , j'aperçois un paysage ravissant , des bosquets d'une fraîcheur délicieuse. Je m'élançai : je veux quitter ma solitude pour aborder ce pays de voluptés ; mais , ô surprise ! il en était séparé par un vaste précipice. En vain , je veux le franchir , le courage me manque , et je m'éveille frappé de la singularité de ce rêve , dont l'explication n'est plus un mystère.

PASQUIN.

Ma foi , monsieur , je me donne au diable , si je devine le rapport entre ces bosquets , ces ronces , ce précipice , et la situation critique où vous vous trouvez.

COURVAL.

Tu ne devines pas ?

CHANT.

Les prés fleuris , les verts bosquets
Sont consacrés au mariage.

Les champs ombragés de cyprès ,
Du célibat sont le partage.

A mon âge , on jouit des yeux ;
Pasquin , c'est un cruel supplice :

Mais je crains le saut périlleux ,
Je reste au bord du précipice.

PASQUIN.

Voilà qui est fort bien ; mais avez-vous rêvé aussi qu'il y a une conspiration ourdie contre vous ?

COURVAL, *riant.*

Une conspiration?... tu m'effrayes.

PASQUIN.

Cela est si vrai, que Lisette vient de me compter vingt-cinq beaux louis pour augmenter le nombre des conjurés.

COURVAL.

Comment! maraud, tu as osé les prendre?

PASQUIN.

Pour deux raisons : d'abord afin d'être initié dans tous les mystères, et en second lieu, pour la punir d'avoir cherché à ébranler ma fidélité.

COURVAL.

Et moi, qui ai eu la bonté d'annoncer mon retour à mon fripon de neveu!

PASQUIN.

Mais ce qu'il y a de plus plaisant, et ce que vous aurez peine à croire, c'est qu'on ne se doute pas même ici que vous vous connaissiez.

COURVAL.

Est-il possible? Parbleu! puisqu'il en est ainsi, je saurai bien..... Songe seulement à me seconder, et tu verras qu'on ne me joue pas impunément.

SCÈNE X.

COURVAL, PASQUIN, MELCOURT.

MELCOURT, *sortant du parc.*

Lisette..... Lisette..... Me trompé-je? mon oncle ici! ô ciel! si c'était.....

COURVAL, *feignant beaucoup de surprise.*

Eh! bon jour donc, mon cher neveu! je suis enchanté de te voir : mais par quel hasard te rencontrons-nous ici?

MELCOURT.

Mon oncle.... je suis..... bien sensible.....

COURVAL.

Qui diable a pu t'apprendre que j'étais descendu dans cette maison?

MELCOURT.

(*A part.*) Comment me tirer de ce mauvais pas?

(*Haut.*) Mon oncle, je pensais bien, d'après votre lettre, que vous arriveriez aujourd'hui; je me suis empressé d'aller à votre rencontre, et vous ayant aperçu.....

COURVAL.

De loin, n'est-ce pas? Oh! c'est charmant. Par conséquent, tu n'es pas connu ici?

MELCOURT.

Mon oncle.....

COURVAL.

J'entends; l'empressement de me revoir t'a fait passer sur les convenances : mais sois tranquille, mon ami, sois tranquille, je me charge de te présenter.

SCÈNE XI.

COURVAL, MELCOURT, PASQUIN, ÉMILIE,
LISETTE.

ÉMILIE, *à part.*

Melcourt ici! ô ciel! je tremble.

LISETTE, *à part.*

Quelle étourderie!

COURVAL.

Justement, voici la maîtresse de la maison. (*A Émilie.*) Après une aussi longue absence, je puis enfin vous revoir, madame, et rien ne pourra retarder désormais le bonheur auquel j'aspire depuis si longtemps.

MELCOURT, *à part.*

C'est mon rival, je n'en puis plus douter.

ÉMILIE, *avec inquiétude.*

Vous ne sauriez croire combien le temps m'a paru...

COURVAL.

Madame, je devine la cause de votre étonnement; vous êtes sans doute surprise de me voir ici avec un étranger: oh! rassurez-vous, il est de la famille; c'est mon neveu!

ÉMILIE, *à part.*

Son neveu!

LISETTE, *à Pasquin.*

Tu ne m'avais rien dit de cette parenté-là.

PASQUIN.

Qui diable s'y serait attendu?

COURVAL.

Oui, madame, c'est ce neveu dont je vous ai parlé jadis. Son régiment est arrivé ici depuis mon départ: et le même jour vient de me réunir à tout ce que j'ai de plus cher. — Permettez-moi, madame, de vous le présenter. C'est un jeune homme qui promettait beaucoup, et je ne doute pas que, pendant mon absence, il n'ait fort bien employé son temps. Je vous demande vos bontés pour lui.

ÉMILIE, *à part.*

Que je souffre!

COURVAL.

Mon ami, tu trouveras bientôt dans madame un autre moi-même. Je t'ai annoncé mon mariage; tu vois aujourd'hui celle qui va devenir mon épouse.

MELCOURT, *à part.*

Je crains bien de ne pouvoir me contenir.

LISETTE, *bas.*

De la prudence.

COURVAL.

Tu seras glorieux, fripon, d'avoir une tante aussi aimable. Eh bien! tu gardes le silence... Un militaire... cela n'est pas pardonnable. Excusez-le, madame; il est encore un peu timide, c'est défaut d'usage. Oh! il se formera, je vous en répons, et je suis sûr que quand vous le connaîtrez mieux...

ÉMILIE, *avec embarras.*

Il suffit qu'il vous appartienne pour qu'il m'inspire le plus vif intérêt.

COURVAL.

Entends-tu?... Eh bien, tu ne répons pas?

MELCOURT.

Madame... il m'est... bien doux...

LISETTE, *à part.*

Le pauvre enfant me fait pitié.

COURVAL.

Quel sort peut égaler le mien? j'aime à contempler le tableau ravissant que j'ai sous les yeux. D'un côté Émilie, que mon retour met au comble de la joie, de l'autre Melcourt, sur le visage duquel je me plais à lire la tendre émotion qui l'agite... Jusqu'à

cette pauvre Lisette, à qui le plaisir de me revoir fait tourner la tête.

LISETTE.

Ah ! c'est étonnant, comme vous êtes bon physionomiste.

COURVAL.

Eh bien, madame, quand daignerez-vous mettre le comble à mon bonheur ?

ÉMILIE.

Je me souviens de toutes mes promesses, monsieur ; je suis prête à les remplir : vous pouvez fixer le moment.

MELCOURT, *bas, à Lisette.*

Elle y consent, Lisette.

COURVAL.

Le plus promptement possible, madame ; dès ce soir même, si vous le voulez, nous signerons le contrat. Mon impatience est bien naturelle, n'est-il pas vrai, Melcourt ? — Ah çà, tu nous consacres ta journée ; je te retiens ce soir pour signer au contrat.

MELCOURT.

(*A part.*) Encore mieux. (*Haut.*) Mon oncle, assurément je voudrais...

LISETTE, *bas, à Melcourt.*

Imaginez un prétexte.

MELCOURT.

Je suis désespéré. Ma compagnie est de service...

LISETTE, *bas, à Melcourt.*

Pour une expédition.

MELCOURT.

Pour une expédition ; et je suis forcé de partir à l'instant.

PASQUIN, *à part.*

Il ne ment pas mal; je ne ferais pas mieux, moi qui m'en pique.

COURVAL.

Une expédition? C'est dommage, en vérité. Mais dès que ton devoir l'exige, il faudra bien nous passer de toi. Allons, mon ami, je ne te retiens plus; prends congé de madame, et demande-lui ses bontés.

MELCOURT, *saluant d'un air confus.*

Adieu, mon oncle; adieu, madame.

(*Lisette sort avec Melcourt, et fait signe à Pasquin de les suivre.*)

COURVAL, *à Pasquin.*

Ne les perds pas de vue, entends-tu.

SCÈNE XII.

ÉMILIE, COURVAL.

COURVAL.

Eh bien, madame, comment le trouvez-vous? Il est un peu gauche encore.

ÉMILIE.

Il est si jeune!

COURVAL.

Ah! c'est un beau défaut; et je vous jure que je craindrais beaucoup un rival de son âge.

COUPLETS.

Femme reçoit avec froideur
De nos vœux le tardif hommage;
Mais elle aime d'un jeune cœur
Le précoce et naïf langage.

LE RÊVE,

Ainsi dans la belle saison,
Où préside l'aimable Flore,
On préfère un tendre bouton
A la rose qui vient d'éclorre.

Un front qu'embellit sa rougeur,
Excite un aimable délire ;
Car les roses de la pudeur
Sont le parfum qu'amour respire.
Aux premiers rayons du matin,
Sur une fleur à peine éclos
Pour exprimer un suc divin,
Toujours l'abeille se repose.

ÉMILIE.

Si la jeunesse sait charmer
Par la candeur de son langage,
L'âge mûr peut se faire aimer
Par un bien plus doux avantage.
C'est un jour paisible et serein,
Le cœur fatigué s'y repose.
Le bouton cache dans son sein
Les trésors qu'étale la rose.

COURVAL.

Ah ! madame, on ne peut justifier avec plus de
grâce le choix que vous avez fait.

ÉMILIE.

Vous devez avoir besoin de repos, monsieur ; j'ai
moi-même quelques ordres à donner, permettez-
moi de vous quitter un instant. (*A part.*) Allons sa-
voir ce qu'est devenu ce pauvre Melcourt.

SCÈNE XIII.

COURVAL, *seul.*

Il faut convenir que je les ai mis cruellement sur les épines ; mais ce que je ne puis concevoir, c'est cette résignation d'Émilie. Que ne m'a-t-elle ouvert son âme ! Ah ! un pareil aveu coûte toujours à la pudeur d'une femme. — Mais Melcourt, qui, sous un faux prétexte, s'éloigne de moi, qui peut-être en ce moment médite des projets... Je ne lui pardonne pas ce défaut de confiance ; il mérite une leçon, une leçon forte et sévère.

SCÈNE XIV.

COURVAL, PASQUIN.

COURVAL.

Eh bien, Pasquin, comment va l'expédition ?

PASQUIN.

Fort mal. Je viens de laisser notre amoureux dans un désespoir vraiment risible. Il lui passe par la tête mille projets de la dernière extravagance : tantôt il veut se jeter à vos pieds, et vous faire l'aveu de son amour ; tantôt il vous maudit, vous et tous les oncles du monde. Il parle sans s'entendre ; il marche sans savoir où : enfin, je crois qu'il est en délire

COURVAL.

Oserait-il, en ma présence ?...

PASQUIN.

Cette difficulté l'a d'abord arrêté, mais je l'ai apla-

nie, moi... Pour le mieux faire tomber dans le piège, je lui ai persuadé que l'excès de fatigue vous avait forcé de vous retirer dans votre appartement, et que vous étiez profondément endormi. Il voudra sans doute faire quelques tentatives, et je n'ai eu que le temps de m'échapper à la hâte, pour vous informer de tout ce qui se passe. C'est à vous maintenant de prendre vos précautions.

COURVAL.

Oh! oh! ceci devient sérieux. Aurait-il bien l'audace?...

PASQUIN.

Eh! monsieur, une jeune tête réfléchit-elle?

COURVAL.

Que résoudre?

PASQUIN.

Vous voilà prévenu. Il ne fera rien sans me consulter. Peut-être est-il déjà sur mes pas; et vous ne pouvez rester ici; s'il vous voyait...

COURVAL, *ayant l'air de réfléchir.*

Écoute, Pasquin, il me vient une idée... Parbleu, oui; le tour sera plaisant. Cette chambre est à double issue; je puis au besoin...

PASQUIN.

Ah! mon Dieu, je vous l'avais bien dit; le voici lui-même.

COURVAL.

Allons, je te laisse; songe à tout observer: moi je me charge du reste. (*Il entre dans la chambre.*)

SCÈNE XV.

MELCOURT, LISETTE, PASQUIN.

(*Lisette entre sur la pointe des pieds; voyant Pasquin seul, elle fait signe à Melcourt d'approcher.*)

LISETTE.

Eh bien, Pasquin, ton maître?...

PASQUIN.

Il est endormi; ne sais-tu pas que tous les jours il fait la méridienne?

LISETTE.

Je ne reviens pas encore de mon étonnement; et le cher homme qui prenait notre embarras pour de la joie, de l'émotion!

MELCOURT.

Mes amis, à quoi pensez-vous donc? Les instants sont précieux; le moment fatal approche; il faut décidément prendre un parti.

LISETTE.

C'est fort embarrassant.

PASQUIN.

Je ne vois pas trop comment... Allons, Lisette, ton imaginative serait-elle en défaut?

LISETTE.

J'ai beau réfléchir... Allons, Pasquin, voilà l'occasion de signaler ton zèle.

MELCOURT, *avec impatience.*

Mais songez donc que chaque minute qui s'écoule

ne fait qu'ajouter à ma souffrance. C'est aujourd'hui, ce soir, à l'instant même que je vais la perdre pour jamais.

PASQUIN.

Oui, je le vois ; il faudrait imaginer un prétexte...

LISETTE.

Positivement.

MELCOURT.

Attendez, je conçois un projet... Émilie se croit engagée, par la reconnaissance, dans une chaîne qu'elle déteste ; il est un dernier moyen de la rompre : mon oncle est endormi, le moment est favorable, il faut en profiter pour prendre la fuite... Eh bien, vous vous taisez...

LISETTE.

Le parti est un peu violent. Qu'en dis-tu, Pasquin ?

PASQUIN.

Moi, je suis fort pour l'enlèvement. Vous avez raison : ce n'est jamais par de petits moyens qu'on arrive à son but.

MELCOURT.

Oh! tu te trompes ; ce n'est point un enlèvement.

LISETTE.

Mais croyez-vous que ma maîtresse puisse jamais se déterminer à vous suivre ?

PASQUIN.

Belle demande !

MELCOURT.

Ah ! si elle a pour moi tout l'amour dont je suis enflammé, elle doit y consentir.

LISETTE.

Mais rien n'est préparé; vous aurez mille obstacles...

MELCOURT.

Il s'agit bien de les calculer, il faut les franchir. Écoute, Pasquin, c'est en toi que je mets toute ma confiance. Va préparer une voiture et des chevaux à la porte de ce parc : dix minutes te suffisent. Ta fortune est faite, mon ami; vous vous aimez, je vous marierai; nous serons tous heureux. Allons, va, pars, fais diligence, et songe que mon sort dépend de toi.

PASQUIN.

Allez, monsieur, il est entre bonnes mains; vous pouvez vous en fier à mon zèle; je cours exécuter vos ordres, et je reviens à l'instant. (*Fausse sortie.*) A propos, vous oubliez une chose essentielle; où irons-nous?

MELCOURT.

Tu as raison; je n'y ai pas encore songé. Mais que cela ne te retienne pas. Qu'importe le lieu où nous nous rendrons, l'amour ne nous servira-t-il pas de guide?... J'aperçois Émilie; ma chère Lisette, ne m'abandonne pas.

LISETTE.

Du courage, monsieur... Voici l'instant décisif.

SCÈNE XVI.

MELCOURT, ÉMILIE, LISETTE.

ÉMILIE.

Quoi! Melcourt, je vous retrouve encore ici. Sortez, je vous en prie; si votre oncle...

LISETTE.

Rassurez-vous, madame; il repose dans son appartement.

MELCOURT.

Oui, vous me revoyez encore; je n'ai pas voulu partir avant de savoir quelles étaient décidément vos dernières intentions.

ÉMILIE.

Que voulez-vous dire?

MELCOURT.

Ah! vous ne m'entendez pas. Eh bien! êtes-vous toujours résolue à ce fatal mariage?

ÉMILIE.

Ne suis-je pas libre de disposer de ma main?

MELCOURT.

Dans ce cas, je reste pour m'y opposer.

ÉMILIE.

Et de quel droit, s'il vous plaît, monsieur?

MELCOURT.

De quel droit? vous me le demandez? vous ne savez donc pas que l'amour outragé ne connaît plus de ménagements, qu'il ose tout entreprendre.

ÉMILIE.

Qui peut vous autoriser à me tenir un pareil langage ?

MELCOURT.

Je vous comprends , madame ; vous ne m'aimez pas... Pourquoi donc sembliez-vous sourire aux hommages que je vous adressais ? Pourquoi m'avez-vous caché qu'un autre avait reçu le don de votre main ? Peut-être serais-je parvenu à étouffer une passion naissante ; mais il n'en est plus temps. Je ne vois de remède à mes maux que dans l'excès de mon désespoir ; je ne survivrai pas à mon malheur, et c'est vous, oui, c'est vous seule qui aurez voulu ma mort... Adieu , madame , adieu.

ÉMILIE, *troublée.*

Arrêtez , Melcourt ; la douleur vous égare : songez que ce soir même je dois m'engager à jamais.

MELCOURT.

Eh bien , madame , ayez le courage de briser des nœuds dont l'idée seule me fait un mal...

ÉMILIE.

Puis-je me dispenser de tenir ma parole ?... Je ne vois aucun moyen...

MELCOURT.

Écoutez , madame , il en est encore un.

ÉMILIE.

Eh ! quel est-il ?

MELCOURT.

Une voiture et des chevaux nous attendent à la porte du parc ; le temps presse , suivez-moi.

ÉMILIE.

Prendre la fuite ! ô ciel ! qu'osez-vous me proposer ?

MELCOURT, *tombant à genoux.*

Suivez-moi, ou j'expire à vos pieds.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, PASQUIN.

PASQUIN, *arrivant avec un air empressé.*

Fuyez, fuyez, voici mon maître

LISETTE.

Ah! mon Dieu, qu'allons-nous devenir?

(*Melcourt veut prendre la fuite, il aperçoit son oncle.*)

LISETTE.

Cachez-vous ici.

MELCOURT.

Me cacher, et pourquoi?

ÉMILIE.

Vous voulez donc me perdre?

(*Lisette l'entraîne derrière le rideau d'une croisée.*)

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, COURVAL.

COURVAL.

Ah! madame, combien j'ai d'excuses à vous faire...
Mais qu'avez-vous donc? je vous trouve l'air agité,
inquiet. Peut-être suis-je arrivé...

LISETTE, *à part.*

Fort mal à propos.

COURVAL.

Serait-ce encore un reste de la joie, du saisissement que vous a causé mon retour?

ÉMILIE, *troublée.*

Moi... monsieur... non... je pensais...

COURVAL.

Madame, il se passe en vous quelque chose d'extraordinaire.

LISETTE.

Tenez, monsieur, dans le moment où vous êtes entré, madame se plaignait d'un violent mal de tête, et si vous vouliez lui donner la main pour aller faire un tour dans le parc, je suis sûre que la promenade lui ferait du bien.

COURVAL.

Un tour de parc, allons donc, mon enfant, tu n'y songes pas; le grand air l'incommoderait encore davantage... Madame, je suis vraiment affligé de vous voir dans cet état...

LISETTE.

Mais vous-même, monsieur, vous ne paraissez pas à votre aise... Je vous trouve...

COURVAL.

Quoi?....

LISETTE.

N'est-il pas vrai, Pasquin, que monsieur a l'air changé?

COURVAL.

Vraiment?

LISETTE.

Savez-vous d'où cela provient? c'est que vous n'avez pas dormi aussi longtemps que de coutume.

LE RÊVE,
COURVAL.

Tu crois ?

PASQUIN.

Je gage plutôt que vous aurez fait quelque mauvais rêve.

COURVAL.

C'est Pasquin qui l'a deviné. Il est vrai que j'ai fait le rêve le plus bizarre : parbleu, madame, il faut que je vous le raconte, il vous divertira, j'en suis sûr.

LISETTE, *à Pasquin.*

Pourquoi vas-tu lui parler de rêve ? il n'en va plus finir.

COURVAL.

Figurez-vous, madame, que je me trouvais dans un salon du genre de celui-ci. J'étais placé de manière à tout voir et tout entendre sans qu'on pût s'en douter. Vous, madame, vous étiez à peu près là.

LISETTE, *à part.*

Où veut-il en venir ?

COURVAL.

Tout à coup je vois paraître un jeune homme, ayant l'air égaré, la physionomie agitée.

LISETTE, *à part.*

C'est singulier.

COURVAL.

Le croiriez-vous, madame ? il avait l'audace de vous parler d'amour, de se jeter à vos pieds.

ÉMILIE, *à part.*

O ciel ! je tremble.

COURVAL.

Ah! pardon, madame; ce n'est qu'un songe, et je n'ai garde d'y ajouter foi.

PASQUIN, *à Lisette.*

C'est un songe, entends-tu?

COURVAL.

Oui, madame, il était à vos pieds : le dirai-je? cette posture ne semblait pas vous déplaire.

LISETTE, *à part.*

Quelle ressemblance!

COURVAL.

Il s'exprimait avec une chaleur, une véhémence! Il fit plus; il poussa l'extravagance jusqu'à vous parler d'enlèvement.

LISETTE, *bas, à Pasquin.*

Aurait-il entendu?

PASQUIN, *bas, à Lisette.*

Oh! non.

COURVAL.

Je n'étais pas, comme vous voyez, dans une situation fort agréable pour un futur époux. Je ne tiens plus à tant d'audace; je parais... Lisette...

LISETTE.

Comment, monsieur, je me trouvais donc là?

COURVAL.

Parbleu, certainement; tu étais à la tête du complot. Lisette lui fit signe de prendre la fuite; mais je ne lui en laissai pas le temps. — Où croiriez-vous, madame, qu'il alla se cacher?

LISETTE.

Mais, dans un cabinet, peut-être?

COURVAL.

Derrière ce rideau.

ÉMILIE, *à part.*

Je suis toute tremblante.

LISETTE, *à part.*

Nous sommes joués.

PASQUIN.

Ma foi, j'en ai peur.

COURVAL.

Je m'avance. (*Il s'avance près du rideau.*) Je soulève le fatal rideau. (*Il le soulève.*) Qui vois-je? mon fripon de neveu.

LISETTE.

Tout est découvert.

COURVAL.

Oui, madame, je l'aperçois encore dans la posture la plus humiliante. « Comment! lui dis-je; c'é-
« tait donc là la brillante expédition qui vous forçait
« de partir? Ingrat, au moment où je vous presse
« contre mon sein, vous déchirez mon cœur; vous
« cherchez à corrompre des valets; vous osez médi-
« ter un rapt. Allez, allez, infâme séducteur, je
« vous rejette loin de moi. »

PASQUIN, *à part.*

Quelle leçon!

COURVAL.

Que croyez-vous, madame, qu'il me répondit?
Rien, absolument rien. La honte, la confusion le
rendaient muet et immobile. Je m'adressai à vous,
madame.....

LISETTE, *à part.*

Chacun aura son tour.

COURVAL.

Je vous disais : « Quoi ! vous avez pu tromper votre meilleur ami ! vous alliez lui donner la main , « et votre cœur brûlait en secret pour un autre ! » Vous gardiez aussi le silence , madame ; votre respiration était agitée ; vos beaux yeux , mouillés de larmes , semblaient implorer la grâce du pauvre Melcourt. — Ma foi , madame , je l'avoue , il est difficile de résister à de pareils solliciteurs ; je m'étais montré sévère d'abord , mais enfin il fallut bien pardonner.

LISETTE.

Je respire ; il était temps.

COURVAL.

Ah ! vous croyez que les choses en sont restées là ; eh bien , vous vous trompez. J'avais parlé assez clairement , je pense ; mais comme Melcourt paraissait ne pas m'entendre , j'allai le chercher moi-même ; vous conviendrez qu'il est peu d'oncles aussi complaisants... — Allons , viens.

MELCOURT, *arrivant d'un air confus et embarrassé.*

Mais , mon oncle , parlez-vous sérieusement ?

COURVAL.

Hé ! viens donc ; tu es cent fois plus heureux que tu ne mérites...

LISETTE.

Monsieur , êtes-vous bien éveillé ?

COURVAL.

Madame , c'est à vous que je viens d'accorder sa grâce ; ne me refusez pas la sienne ; consentez à recevoir sa main.

ÉMILJE.

Mais je ne sais si.....

COURVAL.

Je vous entends, il est un peu jeune : tant mieux, madame, tant mieux. — Un rêve aura fait votre bonheur ; mais j'espère bien que votre bonheur ne sera point un rêve.

LISETTE.

Tout ce qui me fâche dans cette aventure, c'est d'avoir été jouée par ce maraud de Pasquin.

PASQUIN.

Ah ! friponne, si je t'épouse, tu auras bientôt pris ta revanche.

VAUDEVILLE.

COURVAL.

Melcourt, conçois-tu ton bonheur ?

Ah ! ton sort est digne d'envie,

Tu reçois la main et le cœur

D'une femme aimable et jolie :

Mais souviens-toi, maître fripon,

Que l'amour ne veut pas de trêve,

Et qu'un aussi charmant tendron

Ne se contente pas d'un rêve.

MELCOURT.

Plus d'un grave penseur a dit :

La vie est un songe éphémère ;

N'en déplaie à tout bel esprit,

Je suis d'un sentiment contraire.

Quand brûlant d'une vive ardeur,

Sur tant d'attraits mon œil se lève ;

Au trouble qui presse mon cœur,

Je sens que ce n'est point un rêve.

LISETTE, *au public.*

Hier, dans un songe, l'auteur
Était au milieu du parterre ;
Il entendit de maint censeur
La critique juste et sévère ;
Il attendait son jugement...
C'en est fait..... l'ouvrage s'achève.....
Alors il s'éveille en tremblant.....
C'est à vous d'expliquer son rêve.

LE CHAUDRONNIER

HOMME D'ÉTAT

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

FIN.

Représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Amphithéâtre
le 17 Mars 1789 par les acteurs de ce théâtre